

Le corps au creuset du récit

Laure Mi Hyun Croset

●●● **Sylvain Thévoz**, Genève
Anthropologue, théologien, écrivain

Laure Mi Hyun Croset nous touche par la sincérité de son écriture. A travers celle-ci, les failles ne sont pas escamotées, mais en quelque sorte mises en valeur. Elles sont révélées avec humour, par une douceur singulière et une haute capacité d'introspection. Car Laure Mi Hyun Croset sait les explorer, les apprivoiser et nous les rendre visibles, en révéler les prises dans un même mouvement. Si certains, en parlant de beaucoup de choses, ne parlent toujours que d'eux-mêmes, Laure Mi Hyun Croset, en se racontant, évite les impasses de l'écriture narcissique pour nous ouvrir au contraire au monde et à notre propre singularité.

Écriture surprenante, complice, intimement liée au corps. Écriture suave, charnelle, de celles que l'on se murmure à l'oreille ou se passe de mains en mains, en confirmant la compréhension par un clignement d'œil. Écriture dont les tracés donnent la chair de poule ou font sourire. Écriture qui raconte l'essentiel mais aussi la légèreté trouble de la vie coupant le souffle. Laure Mi Hyun Croset ne laisse jamais indifférent, et c'est son but. Elle cherche le contact, cela se sent. Mais avec qui ? Et puisqu'elle poursuit un amour, tiens donc, comment s'appelle-t-il ?

Si l'écriture la sert tout comme elle l'embellit, c'est cœur, corps, écriture et esprit qui sont brassés tout entiers au creuset du récit. Et le temps d'une lecture, d'un corps à cœur de haute tenue, le corset des convenances, des habitudes et des exigences arbitraires se dénoue, comme par miracle, d'un cran. On peut alors respirer plus large, profondément ; on peut alors déballer à son tour sur la petite table intérieure - peut-être à son corps défendant, car les vieilles peurs sont toujours là - la petite pile plate des feuillets pliés de l'enfance.

Sylvain Thévoz : *Laure Mi Hyun Croset, vous êtes née à Séoul en 1973, pouvez-vous nous raconter en quelques mots votre parcours de vie ?*

Laure Mi Hyun Croset : « Je suis effectivement née en Corée. J'ai ensuite été adoptée, alors que j'étais encore toute petite, par une famille suisse. Pour faire bref, je puis dire que mon parcours a été jalonné de voyages, de découvertes artistiques et de relations très intenses. Ceci ne s'est cependant pas produit sans mal, car un tel choix d'existence demande des sacrifices et induit une certaine précarité ; mais si c'était à refaire, je n'hésiterais pas. »

Comment êtes-vous venue à l'écriture et comment celle-ci en est-elle venue à jouer un rôle majeur dans votre vie ?

« Lorsque j'étais une petite fille, j'ai découvert le pouvoir des mots, qui était d'abord celui de m'intégrer - nécessité d'autant plus grande que je ne ressemblais pas à mes camarades - puis, grâce à la lecture, celui de créer un univers qui fasse rêver. Ensuite, j'ai eu envie, à mon tour, d'émouvoir ou du moins d'interpeller les gens pour parler de certaines réalités qui m'étaient chères. »

Votre premier recueil de « tranches de vie », Les Vellétaires, a été publié en 2010 aux éditions Luce Wilquin.¹ Quel regard jetez-vous dessus aujourd'hui ? Quelle a été l'énergie qui vous a poussée à l'écrire ?

« Je garde une grande affection pour cette première publication, même si je ne peux m'empêcher d'y voir des défauts chaque fois que je l'ouvre. J'avais commencé par écrire *Polaroids*,² mais l'introspection que cette autofiction supposait était très pénible. J'ai décidé de faire une pause pour que les choses décanter. J'ai alors écrit cinquante petits portraits ironiques pour dire la faiblesse, la lâcheté, l'angoisse d'un certain milieu : ce sont *Les Vellétaires*, moins les vingt-huit plus mauvaises nouvelles. »

A vous lire, on ressent très intensément une sorte de complicité et d'intimité partagée avec cette capacité singulière

que vous avez de vous ouvrir d'une manière très forte, tout en conservant une haute tenue à votre écriture. Ce mélange d'émotions et de discipline, comment parvenez-vous à l'équilibrer ?

« D'abord, je cherche l'émotion brute que je veux reproduire pour la partager avec le lecteur. Ensuite j'élague, je cisèle, je tente de trouver le ton juste, afin de la rendre lisible, digeste pour les autres. C'est cela mon véritable travail d'écriture. »

Vous effleurez les questions de l'identité et de l'altérité dans vos textes, mais vous travaillez surtout le rapport à la famille, l'appartenance. Votre écriture est-elle une écriture de l'exorcisme de l'enfance, une manière de régler des comptes ?

« Je ne veux surtout pas régler de comptes. Le dialogue est fait pour ça, pas la littérature. C'est plutôt que je n'ai pas d'imagination, donc il m'est plus facile d'écrire sur mes souvenirs ou ceux des autres qui y consentent que d'effectuer des projections dans le futur. Et je trouve aussi plus intéressant de tenter de décrire la réalité, parfois si évanescence, plutôt que d'en créer une nouvelle. »

Avez-vous déjà été gênée d'être lue par certaines personnes ?

« Non, un livre, une fois qu'il a été publié, appartient à tous. Chacun peut le lire à sa manière, librement. Pour ce qui concerne *Polaroids*, il ne s'agit plus de moi ou de mon texte, mais d'un texte. J'ai cependant rougi plusieurs fois en le lisant en public, car il devenait difficile de me dissocier du texte à ce moment-là. »

Faire l'amour ou faire des livres, c'est du pareil au même ?

1 • Recueil de nouvelles relatant des tranches de vie de personnages qui abandonnent rêves et projets au lieu de les réaliser.

2 • Luce Wilquin 2011, 112 p. Autofiction sous la forme de brefs fragments, qui narre l'histoire de hontes comme autant de petits moments de solitude dans lesquels on se reconnaît aisément. Le livre a reçu le prix Eve de l'Académie Romande 2012.

« Pas tout à fait, on écrit essentiellement pour des inconnus. » (Rires)

Polaroïds est sous-titré du terme d'autofiction. Qu'entendez-vous par là ?

« Mon roman est une autobiographie, mais comme elle est partielle, puisqu'elle ne dit pas tout, seulement l'histoire de mes hontes, et partielle, car elle ne présente que mon point de vue, subjectif, je préfère l'appeler autofiction. »

Avez-vous une idée de ce qui touche les gens dans votre écriture ? Quels sont les remarques ou commentaires qu'ils vous font ?

« Les lecteurs m'ont souvent dit qu'ils étaient émus, qu'ils se reconnaissaient dans le récit de mon parcours, pourtant intime et singulier. Pour moi, c'est vraiment la magie de la littérature que de parvenir, avec une aventure unique, à toucher l'universel. »

Vous définissez-vous comme une auteure romande ? Quel regard portez-vous sur la scène littéraire de la région ?

« Non, selon moi, la littérature, à part pour certaines thématiques ou manières de s'exprimer propres à un lieu, n'a pas de frontières. En revanche, je m'intéresse de plus en plus à la littérature créée en Suisse romande, car elle est aussi belle que diverse et parce que je considère comme une grande chance le fait de pouvoir dialoguer avec d'autres auteurs. »

Quels sont les écrivains qui vous ont marquée et ceux qui aujourd'hui continuent de le faire ?

« Si je devais n'en citer qu'un seul, ce serait plus facile : Flaubert. De lui, j'ai appris qu'aucun sujet n'est indigne de faire l'objet d'un roman, que tout est dans le style et le point de vue choisi, que l'humour, l'ironie, le regard posé sur ce qui est narré sont redoutablement efficaces. Sinon, j'aime beaucoup de textes différents, ceux qui sont courageux, généreux, humains ou même sombres, mais j'ai toujours besoin que l'auteur soit exigeant dans son style, que la langue, même simple, soit belle et précise. Chaque livre, bon ou mauvais, m'apporte des solutions littéraires ou me prévient des facilités ou des maladresses dont il faut que je me méfie. »

Si vous deviez changer quelque chose à votre écriture ?

« J'améliorerais considérablement mon sens de la ponctuation et étendrais mon lexique. »

Que signifie la spiritualité pour vous, et quelle place tient-elle dans vos recueils ?

« La spiritualité est en creux dans mes ouvrages. C'est parce que mes personnages manquent de spiritualité, au sens large du terme, de ferveur dans leurs entreprises, qu'ils échouent et sont malheureux. »

Si je vous dis religion ? L'écriture : une forme de prière ?

« Peut-être, oui, si on la considère comme un moyen de changer le monde. Je suis d'accord avec Anaïs Nin : "Je crois qu'on écrit pour créer un monde dans lequel on puisse vivre". »

S. Th.



Laure Mi Hyun Creset

Les velléitaires